



**HAL**  
open science

**“ Et après la fin du monde... ” : critiques  
environnementales de l’industrialisation dans la  
littérature du Nord de la France et de la Belgique  
francophone (années 1840-1850),**

Samy Bounoua

► **To cite this version:**

Samy Bounoua. “ Et après la fin du monde... ” : critiques environnementales de l’industrialisation dans la littérature du Nord de la France et de la Belgique francophone (années 1840-1850),. *Diacronie - Studi di Storia contemporanea*, 2023, *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea*, 54, p. 33-49. hal-04276832

**HAL Id: hal-04276832**

**<https://hal.univ-lille.fr/hal-04276832v1>**

Submitted on 9 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License



**Diacronie**  
Studi di Storia Contemporanea

**54, 2/2023**  
Miscellaneo

---

## “Et après la fin du monde...” : critiques environnementales de l’industrialisation dans la littérature du Nord de la France et de la Belgique francophone (années 1840-1850)

Samy BOUNOUA

---

Per citare questo articolo:

BOUNOUA, Samy, «“Et après la fin du monde...” : critiques environnementales de l’industrialisation dans la littérature du Nord de la France et de la Belgique francophone (années 1840-1850)», *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea*, 54, 2/2023, 29/06/2023,

URL: <[http://www.studistorici.com/2023/06/29/bounoua\\_numero\\_54/](http://www.studistorici.com/2023/06/29/bounoua_numero_54/)>

---

**Diacronie** Studi di Storia Contemporanea → <http://www.diacronie.it>

**ISSN 2038-0925**

Rivista storica online. Uscita trimestrale.

[redazione.diacronie@studistorici.com](mailto:redazione.diacronie@studistorici.com)

Comitato di direzione: Naor Ben-Yehoyada – João Fábio Bertonha – Christopher Denis-Delacour – Maximiliano Fuentes Codera – Tiago Luís Gil – Deborah Paci – Jean-Paul Pellegrinetti – Mateus Henrique de Faria Pereira – Spyridon Ploumidis – Wilko Graf Von Hardenberg

Comitato di redazione: Jacopo Bassi – Roberta Biasillo – Luca Bufarale – Alice Ciulla – Federico Creatini – Andreza Santos Cruz Maynard – Emanuela Miniati – Gabriele Montalbano – Çiğdem Oğuz – Mariangela Palmieri – Fausto Pietrancosta – Elisa Rossi – Giovanni Savino – Elisa Tizzoni – Matteo Tomasoni – Luca Zuccolo



Diritti: gli articoli di *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea* sono pubblicati sotto licenza Creative Commons 4.0. Possono essere riprodotti e modificati a patto di indicare eventuali modifiche dei contenuti, di riconoscere la paternità dell’opera e di condividerla allo stesso modo. La citazione di estratti è comunque sempre autorizzata, nei limiti previsti dalla legge.

---

### 3/ “Et après la fin du monde...” : critiques environnementales de l’industrialisation dans la littérature du Nord de la France et de la Belgique francophone (années 1840-1850)

Samy BOUNOUA

---

**RESUMÉ:** *Durant les années 1840-1850, période d’accélération de l’industrialisation, la dégradation de l’environnement devient un sujet de préoccupations pour plusieurs écrivains du Nord de la France et de la Belgique francophone. Certains voient dans l’industrialisation une menace pour les équilibres planétaires. D’autres déplorent la contamination des milieux et des corps causée par les fabriques. Tous se montrent sceptiques, voire clairement opposés à l’idée de progrès par l’industrie. Ils expriment dans la veine romantique une mélancolie profonde face aux bouleversements écologiques que connaissent leurs régions. Dans cette article, nous verrons que cette mélancolie est une forme spécifique de résistance à l’industrialisation.*

\*\*\*

**ABSTRACT:** *During the 1840s and 1850s, a period of accelerating industrialisation, the degradation of the environment became a subject of concern for several writers in northern France and French-speaking Belgium. Some saw industrialisation as a threat to the balance of the planet. Others deplored the contamination of the environment and bodies caused by factories. All of them were sceptical, even clearly opposed to the idea of progress through industry. In the romantic vein, they expressed a deep melancholy in the face of the ecological upheavals in their regions. In this article, we will see that this feeling of pensive sadness was a specific form of resistance to industrialisation.*

---

## 1. Introduction

Dans le Nord de la France et en Belgique francophone, la promotion de l’industrie est prédominante dans les sources du XIX<sup>e</sup> siècle, qu’il s’agisse des textes de savants, de la presse, des arrêtés municipaux et préfectoraux ou encore des écrits littéraires. De fait, ces territoires se sont précocement industrialisés<sup>1</sup>. De part et d’autre de la frontière, se développent notamment les industries houillère, métallurgique, sidérurgique textile et chimique. La cheminée d’usine et son nuage de vapeur deviennent les symboles d’un progrès conçu comme une amélioration

---

<sup>1</sup> Sur l’industrialisation du Nord de la France et de la Belgique, cfr. : LEBOUTTE, René, *Vie et mort des bassins industriels en Europe, 1750-2000*, Paris, L’Harmattan, 1997, pp. 73-88.

inéluçtable de la condition humaine, amélioration permise par l'innovation technologique et la pleine maîtrise de l'environnement.

Cependant, cette « culture de la cheminée qui fume »<sup>2</sup>, pour reprendre l'expression de Geneviève Massard-Guilbaud, a été contestée par différentes catégories d'acteurs : des habitants subissant les émanations des fabriques dans leur voisinage ; des savants chargés de la sauvegarde de l'hygiène publique ; ou encore des écrivains attachés à la nature et aux paysages traditionnels. C'est à cette troisième catégorie que nous nous intéresserons. Des auteurs nordistes et belges ont en effet formulé une critique environnementale du monde industriel. La plupart ont été oubliés par la postérité. Qui se souvient du Valenciennois Désiré Tricot ou du Bruxellois Victor Joly ? Certains sont même des anonymes, comme « R.S. » (nous ne connaissons que ses initiales), contributeur de la « Revue belge », ou l'auteur de *La Belgique en 1841*. D'autres sont seulement connus des spécialistes de littérature régionale, à l'instar des Lillois Casimir Faucompré et Alexandre Deplanck.

Les textes de ces écrivains appartiennent à des genres différents – poésie, récit de voyage, nouvelle -, mais ils ont pour point commun, sur le fond, d'évoquer négativement l'impact de l'industrialisation sur les milieux naturels. Ils sont également une manifestation de la « mélancolie industrielle », sentiment caractéristique d'un certain romantisme du milieu du siècle. Cette mélancolie n'est plus seulement « conscience d'une perte », mais aussi conscience des bouleversements du présent, ainsi que l'a montré Pierre Laforgue<sup>3</sup>. Dans le sillage des travaux de ce dernier en histoire de la littérature, mais aussi de Jean-Baptiste Fressoz, François Jarrige ou Thomas Le Roux en histoire environnementale<sup>4</sup>, nous souhaitons mettre en lumière cette forme spécifique de résistance à l'industrialisation, dans un temps où celle-ci s'accélère fortement.

Les textes que nous avons sélectionnés ont été écrits dans les années 1840-1850, c'est-à-dire à la charnière de la « première modernité » et de la « modernité classique », selon la périodisation de Christophe Charle. Ouvert par les Trois Glorieuses en France, la « première modernité », se caractérise par un recommencement de l'ère des révolutions<sup>5</sup>. Celles-ci ne sont pas seulement

---

<sup>2</sup> MASSARD-GUILBAUD, Geneviève, *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 2010, pp. 8-9. Thomas Le Roux parle d'une « acculturation industrielle » : LE ROUX, Thomas, *Le laboratoire des pollutions industrielles. Paris, 1770-1830*, Paris, Albin Michel, 2011, pp. 327-509.

<sup>3</sup> LAFORGUE, Pierre, « Machinisme et industrialisme, ou romantisme, modernité et mélancolie. Quelques jalons (1840-1870) », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103, 1/2003, pp. 63-92. Sur le romantisme comme critique de la modernité capitaliste, cfr. : LÖWY, Michael, SAYRE, Robert, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.

<sup>4</sup> Cfr. : FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil, 2012 ; JARRIGE, François, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014 ; ID., LE ROUX, François, *La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>5</sup> CHARLE, Christophe, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 29. Nous laissons les guillemets aux expressions de « première modernité » et de « modernité classique », car il existe de nombreuses interprétations, périodisations et critiques de la modernité. Cfr. : WITTROCK,

politiques, mais aussi économiques : depuis les années 1830, le syntagme de « révolution industrielle » se popularise<sup>6</sup>, de même que le concept d’« industrialisme », qui désigne le nouvel ordre économique et social fondé sur la machine<sup>7</sup>. Selon Pierre Laforgue, c’est d’ailleurs au seuil des années 1840 que la machine « fait son entrée en littérature »<sup>8</sup>. Dans la décennie suivante, l’ordre industrialiste se renforce et se place résolument sous le signe de Prométhée, le titan qui dans la mythologie grecque a donné le feu aux humains<sup>9</sup>. La « modernité classique » succède alors à la « première modernité » : après l’échec des révolutions de 1848 et la crise industrielle du milieu du siècle, les pouvoirs publics se sont opposés aux progrès démocratiques, mais ont lancé de grands projets de transformations économiques et urbaines pour favoriser le progrès industriel<sup>10</sup>.

Face à cette modernisation accélérée, des écrivains du Nord et de Belgique ont donc mis en garde contre la dégradation de l’environnement, voire contre le risque d’une fin du monde par l’industrie<sup>11</sup>. Par opposition à l’idée simple d’un progrès général, ils ont accusé l’industrie de nuire aux êtres humains, à leurs milieux de vie et à leurs conditions d’existence.

## 2. Le spectre d’une fin du monde par l’industrie

Au XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout à partir des années 1840, les territoires industriels du Nord de la France et de Belgique ont été décrits par quantité d’auteurs comme étant constamment enfumés par les usines et souillés par la poussière du charbon. Certes, le mot de « pollution » n’est à l’époque employé que dans son sens moral et religieux, celui de profanation, mais il existe alors bien d’autres termes pour décrire l’altération des milieux par les activités humaines :

---

Bjorn, « Modernity. One, none or many? European origins and modernity as a global condition », in *Daedalus*, 129, 1/2000, pp. 130-160.

<sup>6</sup> L’une des premières occurrences notables de l’expression de « révolution industrielle » se trouve dans *l’Histoire de l’économie politique en Europe*, ouvrage d’Adolphe Blanqui, publiée en 1837. Le processus d’industrialisation est en fait plus progressif que peut le laisser entendre cette formule, mais comme le soulignent François Jarrige et Emmanuel Fureix, « l’idée que les changements industriels observables en Europe sont exceptionnels s’imposent ». Cfr. : JARRIGE, François, FUREIX, Emmanuel, *La modernité désenchantée. Relire l’histoire du XIX<sup>e</sup> siècle français*, Paris, La Découverte, 2020, p. 75. Sur le syntagme de révolution industrielle, cfr. : HORN, Jeff, ROSENBAND, Leonard, SMITH, Merritt Roe (eds.), *Reconceptualizing the Industrial Revolution*, Cambridge, MIT Press, 2010 ; JARRIGE, François, « Révolutions industrielles : histoire d’un mythe », in *Revue Projet*, 349, 6/2015, pp. 14-21 ; VERLEY, Patrick, *La révolution industrielle*, Paris, Gallimard, 1997, pp. 443-447.

<sup>7</sup> Patrick Verley souligne à ce propos que c’est durant les années 1830-1840 que l’industrialisation française s’est vraiment affirmée. Cfr. : ID., *Nouvelle histoire économique de la France contemporaine*, vol. 2, *L’industrialisation, 1830-1914*, Paris, La Découverte, 2003.

<sup>8</sup> LAFORGUE, Pierre, *op. cit.*

<sup>9</sup> RADIX, Élise, *L’homme-Prométhée vainqueur au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L’Harmattan, 2006, pp. 185-192.

<sup>10</sup> CHARLE, Christophe, *op. cit.*, pp. 141-142.

<sup>11</sup> Cette formule fait référence au titre du livre d’Eugène Huzar, publié en 1855 : *La Fin du monde par la science*. Cfr. : FRESSOZ, Jean-Baptiste, « Eugène Huzar et l’invention du catastrophisme technologique », in *Romantisme*, 150, 4/2010, pp. 97-103.

« insalubrité », « nuisance », « corruption » ou « souillure » (ces deux derniers mots ayant aussi une connotation religieuse)<sup>12</sup>. Quelques-uns ont vu dans ces dégradations un signe évident de la fragilité du monde industriel. Selon eux, même si l'industrie est une source de richesse, elle ne saurait être soutenable : l'accroissement de la production serait trop rapide pour permettre à l'environnement de se régénérer après avoir été exploité et dégradé. Une telle croissance serait en fait un danger mortel, une cause d'effondrement, de chute.

Peu d'auteurs ont fait part d'une vision aussi pessimiste de l'industrialisation et de ses conséquences sur l'environnement. Le premier qui mérite notre attention est d'ailleurs complètement inconnu, car il n'a signé que par ses initiales : « R.S. » Ce dernier est l'auteur, en 1840, d'une nouvelle intitulée « Une vision », l'une des premières œuvres de science-fiction dystopique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le genre n'existe pas encore sous cette appellation, mais « Une vision » correspond bien à la définition que le romancier Hugo Bernsback a donné au terme de « science-fiction », qu'il a forgé en 1929 : un récit imaginaire, entremêlé « de faits scientifiques et de visions prophétiques », qui de surcroît a vocation à être instructif<sup>13</sup>. C'est aussi une dystopie car elle décrit la part sombre de l'utopie industrialiste<sup>14</sup>.

La nouvelle de « R.S. » est parue dans le 14<sup>e</sup> numéro de la « Revue belge », périodique éditée à Liège par l'Association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique<sup>15</sup>. Le tirage de cette revue est de quelques centaines d'exemplaires tout au plus<sup>16</sup> et la nouvelle de R.S. est passée inaperçue. C'est pourquoi on considère habituellement que la première œuvre de science-fiction dystopique est *Le Monde tel qu'il sera*, roman écrit par Émile Souvestre en 1846<sup>17</sup>. Dans ce livre, l'auteur breton narre l'histoire d'un couple transporté en l'an 3000, dans la « République des intérêts-unis », État mondial où l'industrie commande tout, mais qui finit par

---

<sup>12</sup> Ces termes ne sont pas d'exacts synonymes du mot « pollution » : alors que celui-ci a une dimension générale et scientifique, ceux-là font appel au sensible et celui de nuisance est d'abord une catégorie juridique. Cfr. : COPELAND NAGEL, John, « The Idea of Pollution », in *UC Davis Law Review*, 43, 1/2009, pp. 1-78. FOURNIER, Patrick, *De la souillure à la pollution, un essai d'interprétation des origines de l'idée de pollution*, in BERNHARDT, Christoph, MASSARD-GUILBAUD, Geneviève (édité par), *Le démon moderne. La pollution dans les sociétés urbaines et industrielles d'Europe*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2002, pp. 33-56 ; LE ROUX Thomas, s.v. « Pollution », in BOURG Dominique, PAPAUX Alain (édité par), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2015, pp. 794-797.

<sup>13</sup> Cfr. : BAUDOU, Jacques, *La science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, pp. 7-8.

<sup>14</sup> Sur la dystopie comme part sombre de l'utopie, cfr. : BAZIN, Laurent, *La dystopie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2019.

<sup>15</sup> Fondée en 1835, cette association a pour objectif de promouvoir la littérature belge pour renforcer le rayonnement culturel du pays, indépendamment depuis peu.

<sup>16</sup> En 1835, le tirage était de 350 exemplaires ; l'année suivante, le chiffre est monté à 500. Cfr. : WEUSTENRAAD, Théodore, « Rapport de M. le secrétaire-général sur l'état de l'association », in *Revue belge*, 4, 1836, p. 63. À partir de 1837, la « Revue belge » ne publie plus le rapport sur l'état de l'Association. Elle disparaît en 1843.

<sup>17</sup> Cfr. : GHUZE, Olivier, *Le Monde tel qu'il sera : de la satire d'actualité à la dystopie*, in DESSY, Clément, STIÉNON, Valérie (édité par), *(Bé)vués du futur. Les imaginaires visuels de la dystopie (1840-1940)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, pp. 34-55.

s’effondrer à cause de la colère de Dieu. Dans « Une vision », R.S. développe un scénario similaire, en mettant davantage l’accent sur des questions environnementales.

Le récit s’ouvre sur la scène suivante : le narrateur voyage en train pour se rendre à Gand. Il s’endort en chemin, et dans son rêve, il est transporté en 2036. En deux siècles, le monde a radicalement changé. Premièrement, les frontières ont été abolies, réalisant l’idéal libre-échangiste de la paix universelle par le « doux commerce »<sup>18</sup>. L’humanité n’est plus en conséquence, « à peu d’exceptions près, qu’une grande société de travailleurs »<sup>19</sup>. Le ton est clairement satirique, car le protagoniste note que ces travailleurs communiquent tous ou presque en *pangloss*, langue universelle dont le nom est une référence directe au philosophe béatement optimiste imaginé par Voltaire. Secondement, dans le XXI<sup>e</sup> siècle décrit par R.S., le gouvernement lui-même a disparu et se fait « par entreprise ». Sur ce point, l’auteur fait probablement allusion à la doctrine saint-simonienne, car d’après celle-ci, le développement de l’industrie aurait pour corollaire inévitable le dépérissement de l’État<sup>20</sup>. Le propos est toujours satirique, R.S. se moquant allègrement du culte de l’« Utilité » et du « Progrès », promu, entre autres, par les saint-simoniens : en 2036, l’architecture industrielle et le dessin linéaire sont les seuls arts légitimes ; quant à la littérature, « il y a, pour cette spécialité, des sociétés en commandite »<sup>21</sup>.

Le narrateur apprend par la suite que ce monde est moins pacifié qu’il n’y paraît. Le temps des guerres entre les peuples est peut-être révolu, mais une autre guerre fait rage : celle « de l’industrie contre le globe terrestre et surtout contre ses excroissances superflues » que seraient ses montagnes<sup>22</sup>. Les animaux, les arbres et les plantes sont aussi victimes de cette activité frénétique et belliqueuse, tandis que les usines ne cessent jamais de fonctionner. Il en résulte un monde insalubre et totalement artificialisé. Le train arrêté,

[q]uelques voyageurs descendirent, et je les suivis pour respirer l’air, c’est-à-dire, la vapeur. Nous nous trouvions entre deux interminables rangées de bâtiments couleur d’encre, dont chacun était couronné d’un panache flottant de fumée jaune. À pieds coulaient, sur un lit de scories, des ruisseaux d’une eau noire et bouillonnante [...] Du reste, pas un arbre, pas une plante, pas un brin d’herbe<sup>23</sup>.

---

<sup>18</sup> Après Montesquieu au XVIII<sup>e</sup> siècle, cet idéal a été porté au siècle suivant par des figures comme le Britannique Richard Cobden, pour qui la liberté du commerce est « le seul moyen humain pour obtenir une paix permanente et universelle ». Cfr. : MARNOT, Bruno, *La mondialisation au XIX<sup>e</sup> siècle (1850-1914)*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 52.

<sup>19</sup> R.S., « Une vision », in *Revue belge*, vol. 14, Liège, Jeunehomme frères, 1840, p. 171.

<sup>20</sup> Cfr. : AUDIER, Serge, *L’âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019, pp. 94-108 ; MUSSO, Pierre, *Saint Simon. L’industrialisme contre l’État*, Paris, Éditions de l’Aube, 2010 ; PICON, Antoine, *Les saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002.

<sup>21</sup> R.S., *op. cit.*, p. 172.

<sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 179-180.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 172.

Dans ce XXI<sup>e</sup> siècle imaginaire, le monde est aussi entièrement dépendant des ressources souterraines, qui d’après l’opinion commune seraient illimitées. Mais du fait de cette dépendance totale vis-à-vis du sous-sol et des dévastations que la civilisation a fait subir à la Terre (« la planète [sic] est éventrée », écrit l’auteur), ce monde bascule. Le charbon vient à manquer et la population ne peut plus se chauffer. En outre, à force d’éventrer la planète, les catastrophes se multiplient : la Loire disparaît dans un immense forage où l’on pensait trouver du charbon ; pire encore, la déforestation entraîne un changement climatique incontrôlable :

Dans les États du sud, des contrées entières, pour qui un déboisement radical avait tari la source des pluies fécondantes et des douces rosées, étaient livrées aux horreurs de la disette, causée par plusieurs années de sécheresse. [...] Les populations de la Norvège, de la Suède et du Danemark, ayant consommé leurs forêts et vidé leurs mines, ont reconnu l’impossibilité d’exister sans combustibles sous un climat aussi rigoureux, et ont résolu d’aller s’établir dans des régions plus favorisées du ciel. L’Europe va donc voir se renouveler les grandes migrations qui amenèrent la chute [sic] de l’empire romain<sup>24</sup>.

Ces propos ne sont pas une simple fantaisie d’écrivain. Ils rappellent les théoriques climatiques élaborées à l’époque moderne et qui ont encore cours dans les années 1840. Selon ces théories, les forêts sont des régulateurs naturels du climat, car elles attireraient les pluies dans un cycle global de l’eau<sup>25</sup>. Elles auraient également un effet modérateur sur les températures : là où les forêts sont abondantes, il ne ferait ni trop froid ni trop chaud. Pour Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, cette conception des choses est au fondement du « catastrophisme climatique » de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : comme l’arbre est toujours bénéfique, la déforestation est toujours un mal<sup>26</sup>. Or, la déforestation s’est aggravée dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. L’ingénieur français François-Antoine Rauch n’a pas cessé d’alerter les autorités à ce sujet. Il craignait que l’abattage excessif d’arbres ne ruine la civilisation, idée qu’il a défendue ardemment dans la revue qu’il a dirigée dans les années 1821-1827 : les *Annales européennes*<sup>27</sup>. Dans les années 1830, l’astronome François Arago a relayé ce discours catastrophiste à la Chambre des députés pour lutter contre le droit de couper du bois sans restriction<sup>28</sup>. R.S. a peut-être eu connaissance de ces théories et de ces discussions quand il a écrit « Une vision ».

---

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 182.

<sup>25</sup> Cfr. : FRESSOZ, Jean-Baptiste, LOCHER, Fabien, *Les Révoltes du ciel. Une histoire du changement climatique, XV<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, pp. 17-43.

<sup>26</sup> *Ibidem*, pp. 73-74.

<sup>27</sup> Cfr. : *ibidem*, pp. 127-140 ; FORD, Caroline, *Naissance de l’écologie. Polémiques françaises sur l’environnement, 1800-1930*, Paris, Alma Éditions, 2018, pp. 33-70 ; DECOQ, Guillaume, KALAORA, Bernard, VLASSAPOULOS, Chloé, *La forêt salvatrice. Reboisement, société et catastrophe au prisme de l’histoire*, Paris, Champ Vallon, 2016, pp. 86-97.

<sup>28</sup> La loi du 9 floréal an XI (29 avril 1803) interdit aux propriétaires de défricher des parcelles de leurs forêts



Dans son texte, c'est le changement climatique qui, en provoquant une guerre européenne, est la principale cause de l'effondrement de la civilisation. Mais au moment de la chute, le protagoniste se réveille enfin, bien arrivé à Gand. Il tire de ce cauchemar une leçon qui n'est pas complètement hostile à l'industrie, car il commence par reconnaître ses bienfaits :

Ô Industrie ! [...] tu es grande, ingénieuse et féconde. Par toi le temps et l'espace ont perdu leurs dimensions accoutumées [...]. Tu mets en contact les bras et les intelligences, les individus et les nations : peut-être t'est-il réservé d'écraser un jour, sous les roues de ton char triomphal, les démons de la guerre<sup>29</sup>.

Le problème ne serait donc pas l'industrie elle-même, mais ses débordements :

comme toute force qui domine, tu abuses. Sois clément. Ne matérialise pas la pensée : ne fais pas du genre humain une société anonyme. Surtout, ô Industrie, ne coupe pas toutes les forêts : je te proteste sur l'honneur qu'elles ont leur objet marqué dans l'économie de la nature, et qu'elles y représentent autre chose que du bois à brûler<sup>30</sup>.

Il apparaît clairement que la déforestation et le « catastrophisme climatique » sont les principales préoccupations écologiques de l'auteur. Ces préoccupations révèlent une réflexivité sur l'impact potentiellement planétaire de l'humanité. Le mot d'Anthropocène n'existe certes pas encore, mais l'idée qu'il recouvre est bien présente : à travers la civilisation industrielle, l'humanité serait devenue une force géologique destructrice<sup>31</sup>. La prose de R.S. dénote aussi une mélancolie typique du romantisme. Regrettant que l'*hybris* industrielle désenchante le monde, en éliminant, avec les arbres, l'amour et tous les sentiments supérieurs à la puissance matérielle, l'auteur conclut, sur un ton désabusé : « Et après la fin du monde, à quoi servirait les hauts-fourneaux? »<sup>32</sup>.

Un autre représentant de la « mélancolie industrielle », contemporain de R.S., a produit des réflexions similaires : le Valenciennais Désiré Tricot (1812-1850)<sup>33</sup>. Ce fils de forgeron,

---

sans l'autorisation de l'administration forestière. Cette disposition est confirmée par l'article 219 du code forestier, publié en 1827. Dans les années suivantes, les libéraux se mobilisent pour faire abroger cet article, dans lequel ils voient un affront au droit de propriété. Cfr. : FRESSOZ, Jean-Baptiste, LOCHER, Fabien, *op. cit.*, pp. 159-169 ; MATESSON, Kieko, *Forest in Revolutionary France : Conservation, Community and Conflict, 1669-1848*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 155-206.

<sup>29</sup> R.S., *op. cit.*, pp. 183-184.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 184.

<sup>31</sup> Cfr. : BONNEUIL, Christophe, FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'événement Anthropocène. L'histoire, la terre et nous*, Paris, Seuil, 2016 ; BONNEUIL, Christophe, *Der Historiker und der Planet. Planetaritätsregimes an der Schnittstelle von Welt-Ökologien, ökologischen Reflexivitäten und Geo-Mächten*, in ADLOFF, Frank, NECKELL, Sighard (herausgegeben von), *Gesellschaftstheorie im Anthropozän*, Frankfurt, Campus, 2020, pp. 55-92.

<sup>32</sup> R.S., *op. cit.*, p. 184.

<sup>33</sup> GRAR, M.E., *Désiré Tricot. Poète (1812-1850)*, in *Mémoires historiques sur l'arrondissement de Valenciennes*, vol. 2,

républicain<sup>34</sup> et défenseur d'une poésie mystique et théologique<sup>35</sup>, a rédigé plusieurs recueils dans les années 1840, avant de mourir prématurément dans un asile public<sup>36</sup>. Dans ses *Poésies posthumes*, publiées en 1851 et tirées à 150 exemplaires<sup>37</sup>, un poème écrit en 1847 est consacré à la catastrophe que serait l'industrialisation. Il a pour titre « Paradoxe », parce que l'auteur souhaite mettre en lumière une contradiction fondamentale de la civilisation industrielle : dans sa quête infinie de puissance, celle-ci ne ferait que creuser son tombeau. Désiré Tricot ne cache pas ses affinités avec le romantisme, car il se réfère à l'écrivain britannique William Cowper<sup>38</sup> et dédie le poème « Paradoxe » à Alphonse Karr.

À l'instar de R.S., mais dans un genre tout différent, Tricot dénonce l'artificialisation destructrice de l'environnement : « Ô Nature ! Que Dieu nous fit abrupte et belle, / On ampute tes bois, on comble tes vallons, / On déchire tes flancs et tes verts mamelons, / Tes plans capricieux, Nature, on les nivelle! »<sup>39</sup>.

Le mot « Nature » ne désigne pas ici le monde sauvage, mais la campagne désormais « défunte », traversée par le chemin de fer et parsemée de fabriques. Selon les termes de Leo Marx, la machine fait irruption dans le « jardin » ; les paysages bucoliques qui semblaient immuables se mécanisent à toute vitesse<sup>40</sup>. Aucun espace n'échapperait à l'emprise du cuivre, du charbon, du coke et de la ferraille, « utiles dieux du monde industriel » : « D'ailleurs, dans l'univers reste-t-il bien encore / Un seul coin pour le rêve, un seul coin pour l'amour ? / Ici grince la scie, et là l'usine arbore / À son minaret noir la flamme de son four »<sup>41</sup>.

Alors que l'industrie triomphe, la rêverie et les sentiments deviennent anachroniques. L'obsolescence du rêve, de la pensivité et de l'amour est un thème récurrent de la littérature romantique. « La machine ne comporte aucune rêverie, nulle distraction », écrit Michelet dans *Le*

Valenciennes, E. Prignet, pp. 366-375.

<sup>34</sup> GARIN, Adolphe, « Désiré Tricot. Couplets dédiés à ses concitoyens », Valenciennes, B. Henry, 1850, p. 3.

<sup>35</sup> TRICOT, Désiré, *Ébauches critiques et littéraires*, Valenciennes, Prignet, 1840, pp. 30-31.

<sup>36</sup> De sa vie, nous savons qu'elle fut précaire et dérégulée, voire dissolue. Tricot aurait été « emporté par de fougueuses passions jusqu'aux derniers degrés de la débauche », et se serait « vautré dans bien des fanges » (cfr. : DIDIEZ, Raymond, *Notice*, in TRICOT, Désiré, *Poésies posthumes*, Valenciennes, B. Henry, 1851, pp. 7-14, et pp. 7-8 pour les citations). Il disait lui-même qu'il était un fantasque, comme l'indique le titre du recueil qu'il a fait paraître en 1845 : *Poésies d'un fantasque*. Dans ce livre, le poème « Le pauvre Diable au XIX<sup>e</sup> siècle » semble dépeindre son propre échec dans la capitale. Désiré Tricot pourrait à certains égards être classés parmi les « Petits romantiques », auteurs « dont les noms sont à peu près oubliés, mais qui, par leurs défauts, par l'exagération des principes d'une école dont il s'était fait les adeptes, ne les mettent que mieux en relief, n'en rendent que plus saillant le caractère. » Cfr. : ASSE, Eugène, *Les Petits romantiques*, Paris, Henri Leclerc, 1900, p. 5.

<sup>37</sup> « Poésies posthumes de Désiré Tricot », in *Le courrier du Nord*, 27 mars 1851, p. 2.

<sup>38</sup> Il cite notamment ce vers : « C'est Dieu qui fait les champs, et l'homme fait la ville ».

<sup>39</sup> TRICOT, Désiré, « Un paradoxe », in *Poésies posthumes*, cit., p. 80.

<sup>40</sup> MARX, Leo, *The Machine in the Garden: Technology and the Pastoral Ideal in America*, Oxford, Oxford University Press, 1964.

<sup>41</sup> TRICOT, Désiré, *op. cit.*

*Peuple*<sup>42</sup>. « Industrie », demande R.S. dans « Une Vision », « laisse-nous quelques arbres, pour que les poètes, s’il en reste encore dans cinquante ans, puisse rêver sous leur ombre inspiratrice [...] »<sup>43</sup>. Les auteurs romantiques protestent ainsi contre une civilisation exclusivement matérielle, qui n’a comme préoccupation que l’illimitation de la production.

Si Désiré Tricot a la nette impression que l’industrie est mue par un principe d’illimitation, c’est probablement parce qu’il a vu les importantes transformations qu’elle a provoquées sur sa ville, Valenciennes, et sur ses environs. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l’activité industrielle de cette région est essentiellement dominée par l’exploitation du charbon, et secondairement par la production textile et la brasserie. En dehors de ces secteurs, « il est difficile de parler de production industrielle pour Valenciennes, qui trouve dans le commerce la source majeure de son rayonnement économique »<sup>44</sup>. Mais les choses ont vite évolué : dès 1825, des fabriques de sucre sont établies aux alentours de la ville, à Bouchain et sur le plateau de Famars. Valenciennes elle-même accueille des distilleries d’alcool de betteraves<sup>45</sup> et des fabriques de potasse. Dès lors, son paysage est de plus en plus marqué par l’empreinte de l’industrie. Mais pour Tricot, Valenciennes n’est qu’un exemple local d’un ravage planétaire, qui risque de conduire l’humanité à sa perte :

Poursuis donc, ô Science ! Atteint ton noble but ; / De la grande nature éventre bien la robe ; / Comme on ferre un cheval, ferre l’immense globe, / Puis calcule combien durera Liliput.

Hélas ! Il durera (vérité triste et sombre !) / Industrie, ô cyclope avide de profits ! / Juste le temps qu’il faut pour qu’il s’écroule et tombe, / Frêle que tu l’as fait, sur nos malheureux fils<sup>46</sup>!

L’industrie, à force de détruire les milieux naturels, pourrait donc faire s’écrouler l’ensemble de la civilisation moderne, qui derrière le masque de la grandeur et de la puissance, serait aussi vulnérable que minuscule. S’adressant à Alphonse Karr, qui imagine un possible retour de la nature, de la rêverie et de l’amour, Tricot affirme :

Dans cent ans, ô piétons, ô rêveurs, ô poètes ! / Ces molles oasis si bonnes au dormir, / Nous pourrions espérer les voir reverdir ... / Mais hélas ! Dans cent ans nos voix seront muettes !  
Dans cent ans, je l’admets, l’univers sera beau ; il sera, je le veux, un pays de Cocagne, / Mais hélas ! mais hélas ! rêve, amour, chant, campagne, / Tout se résumera pour nous dans un tombeau !...<sup>47</sup>

---

<sup>42</sup> Cit. in LAFORGUE Pierre, *op. cit.*

<sup>43</sup> R.S., *op. cit.*

<sup>44</sup> GUIGNET, Philippe, *Nouvelle histoire de Valenciennes*, Toulouse, Privat, 2006, pp. 130-131.

<sup>45</sup> *Ibidem*, pp. 132-133.

<sup>46</sup> TRICOT, Désiré, *op. cit.*, p. 81.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 82.

Les textes de R.S. et de Désiré Tricot ont été très peu lus, mais en dehors du Nord et de la Belgique, des auteurs renommés ont écrit sur les mêmes thèmes : en Angleterre, le poète William Wordsworth a accusé l'industrialisation de flétrir la nature<sup>48</sup> ; en France, des auteurs et autrices socialistes et romantiques, comme George Sand, se sont inquiétés de l'état dans lequel l'industrie met l'environnement<sup>49</sup>. Les deux premiers textes que nous avons analysés s'inscrivent donc dans un contexte général de doutes et de tensions suscitées par la civilisation industrielle. Dans ce contexte, l'assimilation de l'industrialisation au progrès en général est fortement remise en cause.

### 3. Étiollement de la nature et illusions du progrès

R.S. et Désiré Tricot ont rejeté les illusions de la conception industrialiste du progrès. Le premier a condamné la vanité de cette conception purement matérielle, qui à force de confondre moyens et fins rend la Terre inhabitable. Quant à l'auteur Valenciennois, il regrette dès le premier vers d'« Un paradoxe » que son siècle soit « à la mécanique ». Dans son esprit, la machine est indissociable de la science et de l'industrie : elle est un moyen élaboré par la première pour accroître la puissance et la capacité de nuisance de la seconde. Dans tous les cas, son développement serait en réalité une régression.

Ce sentiment de régression, de perte et en même de confusion face à la nouvelle civilisation industrielle, apparaît dans des récits de voyage, dont l'une des fonctions premières est de dessiner par des mots les paysages explorés. Les écrits du journaliste et critique littéraire belge Victor Joly (1811-1870), auteur spécialisé dans la littérature touristique, en offre un exemple<sup>50</sup>. En 1844, il publie ses « Lettres sur le chemin de fer de la Vesdre », dans lesquelles il décrit les routes du « plat pays » comme étant « souverainement monotones » ; cette monotonie n'est brisée que par les « sottes cheminées de fabrique envoyant au ciel l'encens de Moloch de l'industrialisme [...] »<sup>51</sup>. La comparaison avec la figure mythique du Moloch n'est pas une originalité, car on retrouve des métaphore semblables dans textes fameux des années 1840, comme « Melancholia » de Victor

---

<sup>48</sup> Cfr. : MATHIS, Charles-François, *In Nature We Trust. Les paysages anglais à l'ère industrielle*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2010, pp. 87-117.

<sup>49</sup> George Sand est d'ailleurs l'autrice, en 1861, de *La ville noire*, roman dont le titre indique une attention marquée pour les questions environnementales. Sur ces points, cfr. : AUDIER, Serge, *La société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017, pp. 125-130 ; JARRIGE, François, *op. cit.*, pp. 86-97.

<sup>50</sup> Cfr. : QUÉRIAT, Stéphanie, *La mise en tourisme de l'Ardenne belge, 1850-1914. Genèse et évolution d'un espace touristique : processus, acteurs et territoires*, thèse de doctorat en histoire, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2010, cap. 2.

<sup>51</sup> JOLY, Victor, *Lettres sur le chemin de fer de la Vesdre*, in FERRIER, Alexandre, *La Belgique. Nouveau guide artistique et pittoresque du voyageur*, Bruxelles, Hauman et Ce, 1844, pp. 304-357, p. 305.

Hugo<sup>52</sup> ou « La maison du berger » d'Alfred de Vigny ; mais loin d'être anodine, elle crée une discordance entre la modernité industrielle et l'archaïsme mythologique, comme si l'industrialisme était un retour en arrière plutôt qu'une avancée<sup>53</sup>.

Dans ce passage, la régression est esthétique. Trois ans avant Victor Joly, l'auteur de *La Belgique en 1841*, de passage à Liège, jugeait également que l'industrie enlaidissait le pays : « noirci à perpétuité par la poussière de la houille, couronnée d'un dais de vapeur et de fumée, Liège est avant tout une ville de fabrication et d'industrie »<sup>54</sup>. Ces nuisances ne sont cependant que des incommodités pour la vue. Pour les travailleurs et les voisins des fabriques, elles peuvent être un véritable poison. À Chênée, dans le pays de Liège, Victor Joly a vu la fonderie et les laminoirs de zinc rejeter « des nuages de fumées rousses et sulfureuses », « des émanations morbides du zinc » qui « tuent de bonne heure tous ces serfs de la commandite ».

Leurs poitrines sont déprimées, et leurs côtes saillantes comme celles d'un chat qui serait resté enfermé quinze jours dans une ratière. Leurs faces sont émaciées, et devant cette belle et verdoyante nature, toute baignée de lumière et de vie, le spectacle de ces hommes voués à des travaux mortels me fit faire de bien tristes réflexions sur le bonheur que l'industrie avait promis aux hommes, et sur le sort qu'elle a fait aux masses qu'elle a rivées sans retour à sa chaîne d'airain<sup>55</sup>.

Ce propos fait écho à d'innombrables plaintes contre les émanations des usines, qui posent alors un problème majeur d'hygiène et de santé publique. Bien plus que l'incommodité, on craint l'insalubrité et la dangerosité des établissements industriels, dans leur voisinage comme en leur sein<sup>56</sup>. L'insalubrité n'est pas ignorée par les élites dirigeantes, car depuis le début des années 1840, le ministre belge de l'Intérieur, Jean-Baptiste Nothomb, a commandé plusieurs enquêtes ouvrières pour mieux connaître les conditions de travail de la classe laborieuse ; les enquêtes d'Édouard Ducpétiaux, qui comptent parmi les premières du genre, ont mis en évidence les lourdes conséquences sanitaires de l'environnement usinier sur les corps des ouvriers<sup>57</sup>.

---

<sup>52</sup> Ce poème est paru en 1856 dans *Les contemplations*, mais sa rédaction date des années 1845-1846. Cfr. : LAFORGUE, Pierre, *op. cit.*

<sup>53</sup> *Ibidem* ; JARRIGE, François, *op. cit.*, pp. 100-107.

<sup>54</sup> *La Belgique en 1841*, Bruxelles, Hauman et C<sup>e</sup>, 1841, p. 110.

<sup>55</sup> JOLY, Victor, *op. cit.*, pp. 309-310.

<sup>56</sup> Cfr. : MARÉCHAL, Julien, *La guerre aux cheminées. Pollutions, peurs et conflits autour de la grande industrie chimique (Belgique, 1810-1880)*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2016 ; MASSARD-GUILBAUD, Geneviève, *op. cit.*

<sup>57</sup> GEERKENS, Eric, *Les enquêtes ouvrières belges des années 1840 : un foisonnement sans lendemain*, in GEERKENS, Eric, HATZFELD, Nicolas, LESPINET-MORET, Isabelle et al. (édité par), *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris, La Découverte, 2019, pp. 67-79.

Les mêmes problèmes se posent de l'autre côté de la frontière, où les enquêtes ouvrières se multiplient également<sup>58</sup>. Si les sources laissent transparaître une prédominance de la foi dans le progrès, quelques écrivains ont rappelé que ce progrès se réalise au prix d'une contamination des lieux et des corps. C'est le cas du poète lillois Casimir Faucompré (1825-1899)<sup>59</sup>. Ce rédacteur de la « Revue du Nord de la France », « recueil religieux, philosophique et littéraire », est l'auteur de *Far-niente* en 1853, qui d'après Pierre Pierrard « connut quelque succès »<sup>60</sup>. Dans son poème sobrement intitulé « Lille », Faucompré dépeint durement l'atmosphère industrielle de la « capitale des Flandres » et son caractère délétère : « On n'y voit que métiers, gigantesques machines, / Ateliers empestés, où de pauvres fiévreux / Se courbent nuit et jour, où de jeunes poitrines / Au lieu de chants harmonieux, / Ne rendent que des sons rauques et caverneux »<sup>61</sup>.

Nous sommes neuf ans après la parution du texte de Victor Joly. Le contexte, bien sûr, n'est pas le même. La fin des années 1840 et le début des années 1850 ont été marquées par la répression des journées de juin, ainsi que par une crise industrielle particulièrement violente dans le Nord de la France : les secteurs textiles, métallurgiques et miniers sont sévèrement touchés<sup>62</sup>. Cette crise n'a cependant pas empêché la croissance de la mécanisation du travail : dans l'industrie textile, le nombre de broches fonctionnant dans l'arrondissement de Lille passe de 292 000 en 1847 à 513 000 en 1853<sup>63</sup>. De même, les demandes d'installation de machines à vapeur augmentent rapidement, ce qui aggrave la pollution de l'air et nuit à la santé publique, à tel point qu'en 1853, le Conseil de salubrité du Nord commande un rapport sur la question<sup>64</sup>. Le contexte économique, social et environnemental est donc pesant quand Faucompré publie *Far-niente*. À mesure que la région

<sup>58</sup> Cfr. : JARRIGE, François, LE ROUX, Thomas, *Naissance de l'enquête : les hygiénistes, Villermé et les ouvriers autour de 1840*, in GEERKENS, Eric, HATZFELD, Nicolas, LESPINET-MORET, Isabelle et al. (édité par), *op. cit.*, pp. 39-52. En 1842, dans son *Hygiène populaire à l'usage des ouvriers des manufactures de Lille et du département du Nord*, le docteur Thouvenin signale que les ouvriers du Nord ont une bien moins bonne santé que les autres, en partie à cause de leur environnement de travail.

<sup>59</sup> VERLY, Hippolyte, *Essai de biographie lilloise contemporaine, 1800-1869*, Lille, Leleu, 1869, p. 69. La date de mort du poète est renseignée dans « Le Figaro » dans son édition du 27 mai 1899.

<sup>60</sup> L'historien ne donne pas le nombre d'exemplaires tirés, mais précise que Faucompré a reçu en 1847 les félicitations de Victor Hugo pour son recueil poétique *Roses et soucis*. Par ailleurs, en 1852, une cinquantaine de ses romances ont été mises en musique par le célèbre chansonnier patoisant Alexandre Desrousseaux. Cfr. : PIERRARD, Pierre, « Poésie et chanson non patoisante à Lille sous le Second Empire », in *Revue du Nord*, 182, 3/1964, pp. 393-408, pp. 393, 395.

<sup>61</sup> FAUCOMPRÉ, Casimir, *Lille*, in *Far-niente*, Lille, E. Reboux, 1853, p. 135.

<sup>62</sup> BUSSIÈRE, Éric, WARLOUZET, Laurent, *Les débuts de la révolution industrielle*, in BUSSIÈRE, Éric (édité par), *Histoire des provinces françaises du Nord. Le XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1914)*, Arras, Artois Presses Université, 2012, pp. 77-95, p. 94.

<sup>63</sup> BUSSIÈRE, Éric, WARLOUZET, Laurent, *La dynamique du milieu du siècle : l'âge de l'industrie*, in BUSSIÈRE, Éric (édité par), *op. cit.*, pp. 125-144, p. 134. Cette mécanisation a entraîné des refus. Cfr. : MARTY, Laurent, *Chanter pour survivre. Culture ouvrière, travail et techniques dans le textile : Roubaix (1850-1914)*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 44.

<sup>64</sup> Cfr. : « Fourneaux fumivores. Extrait du rapport sur les travaux du conseil central de salubrité du département du Nord », in *Le génie industriel*, 1855, pp. 290-295. Sur l'insalubrité des quartiers ouvriers de Lille au XIX<sup>e</sup> siècle, cfr. : PIERRARD, Pierre, *La vie ouvrière à Lille sous le Second Empire*, Brieenne, Gérard Monfort Éditeur, 1965.

s’industrialise et gagne en puissance, les conditions et l’environnement de travail des ouvriers se dégradent. Ce paradoxe est discuté dans tous les territoires industriels<sup>65</sup> et fragilise l’idée de progrès par l’industrie.

Au début de la « modernité classique », le temps est malgré tout aux grandes expositions universelles et à la célébration de la puissance économique<sup>66</sup>. Les auteurs belges et nordistes qui déplorent les ravages de l’industrie se font rares. Certains, comme les Belges André van Hasselt, Charles Grandgagnage ou Theodore Weustenraad se sont même faits les chantres du nouvel ordre industrialiste. Néanmoins, en France, un auteur moins optimiste se distingue : Alexandre Deplanck (1817-1864)<sup>67</sup>.

Originaire de Hollande, mais né de parents français, Deplanck est entré dans la carrière littéraire dans la ville de Lille. Écrivant dans plusieurs périodiques locaux et régionaux, comme « L’Artiste » ou la « Revue du Nord de la France » (où il côtoie Faucompré), mais aussi parisien comme « Le Ménestrel » ou « Le Journal des demoiselles », il publie plusieurs recueils de poèmes. Sa plume est remarquée à l’échelle locale, car il intègre la Société des sciences, de l’agriculture et des arts de Lille (il en devient membre titulaire en 1861). Cette société savante fondée en 1785 est favorable à l’industrialisation, et Alexandre Deplanck a lui-même chanté la gloire de la houille et des mineurs<sup>68</sup>. Cependant, il constatait aussi les dégâts environnementaux causés par l’industrie. Dans son poème « Progrès !!.. », paru en 1854 dans le premier volume de la « Revue du Nord de la France »<sup>69</sup>, il imagine un coursier qui, par la grâce de Jupiter, regagne sa liberté et retourne dans les steppes asiatiques d’où il est originaire. Mais comme dans « Une vision » de R.S., plus un seul coin de nature ne subsiste : « La steppe est disparue ; / où croissait la bruyère apparaît la charrue ; / L’homme a tout envahi ; l’esprit calculateur / A sondé les forêts au seuil impénétrable, / Percé les monts géants ; Et l’océan de sable / Ne sait plus arrêter le civilisateur »<sup>70</sup>.

La patrie de l’auteur connaît le même sort que la steppe du cheval :

---

<sup>65</sup> Outre-Manche, il est appelé la « *Condition-of-England Question* ». En France, quelques mois après la parution de *Far niente*, Victor Hugo achève l’écriture de « *Melancholia* », dans lequel il s’interroge : « Travail mauvais qui prend l’âge tendre en sa serre, / Qui produit la richesse en créant la misère, / Qui se sert d’un enfant ainsi que d’un outil ! / Progrès dont on demande : “Où va-t-il ? Que veut-il ?” » (cit. in LAFORGUE, Pierre, *op. cit.*)

<sup>66</sup> CHARLE, Christophe, *op. cit.*, pp. 153-160.

<sup>67</sup> Cfr. : « Notice biographique sur M. A. Deplanck », in *Mémoires de la Société impériale des sciences, de l’agriculture et des arts de Lille*, Lille, Danel, 1864, pp. 450-451.

<sup>68</sup> C’est par exemple le cas dans son poème « Anzin », publié dans « Le Ménestrel » du 24 décembre 1854. Ce texte est également paru en 1860 dans son recueil *Fables et poésies diverses*.

<sup>69</sup> Cette publication est la nouvelle forme d’une autre revue, portant le même nom, publiée entre 1833 et 1837, puis entre 1838 et 1840, sous la direction d’Élie Lebrun-Lavainne, archiviste de Lille. Le tirage est d’environ 500 exemplaires. En 1854, elle reparait pour deux ans seulement. Cfr. : VISSE, Jean-Paul, *La Presse du Nord et du Pas-de-Calais au temps de L’Écho du Nord, 1819-1944*, Villeneuve d’Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, pp. 68, 116.

<sup>70</sup> DEPLANCK, Alexandre, « Progrès !!.. », in *Revue du Nord de la France*, vol. 1, Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1854, p. 426.

Ainsi que le coursier, je cherche la patrie ; / Je cherche l'oasis, où mes rêves dorés / Dans un nid solitaire éclorent ignorés, / Et partout j'aperçois la main de l'industrie ; / Partout j'entends crier sa formidable voix : / “Anathème aux rêveurs ! Les producteurs sont rois<sup>71</sup> !”

Une fois encore, la mort du rêve est déplorée à « l'ère du progrès », nouveau dieu devant lequel « l'univers entier s'incline ». Au nom de ce culte, moqué par R.S. une quinzaine d'années auparavant, la nature est polluée, au double sens du mot : elle est profanée et dégradée.

Progrès, qui es-tu donc ? - Sous ton masque trompeur / Ne cacherais-tu pas l'égoïsme et la peur ? / L'égoïsme brutal, qui fait que nos prairies, / Dépouillant tout l'éclat de leurs robes fleuries, / Au poète affligé, montrent dans l'air brumeux / Une usine criarde aux flancs noirs et fumeux [...]

Progrès, tu n'es qu'un mot ! Le néant t'accompagne ; / À ton hideux aspect le doute aussi me gagne ; / De mes illusions, fleurs écloses au ciel, / Tu profanes déjà les parfums et le miel ...<sup>72</sup>

Ce poème est sans équivoque : l'industrialisation n'améliore pas la condition humaine, mais l'abaisse en entraînant la fin de la nature.

En 1860, Alexandre Deplanck a inséré « Progrès » (les points d'exclamation ont été enlevés) dans ses *Fables et poésies diverses*. Ce recueil contient deux sonnets également intitulés « Progrès »<sup>73</sup>. Rédigées en 1857, ces pièces forment un dialogue : un point de vue optimiste, louant l'inventivité et l'activité humaines, est opposé à un point de vue pessimiste, faisant du XIX<sup>e</sup> siècle un temps de décadence. Deplanck partage clairement le second point de vue : l'idée de progrès serait une idée idolâtre, profanatrice, polluante ; elle remplacerait peu à peu l'idée de Dieu et détruirait sa Création.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on l'a dit, le pessimisme environnemental est minoritaire<sup>74</sup>, dans le Nord de la France comme en Belgique. La « modernité classique » qui se déploie alors à plein régime est tournée vers l'avenir<sup>75</sup>, tandis que la mélancolie des auteurs que nous avons exhumés découle d'une nostalgie du passé et motive une critique de l'état présent. Cette « discordance des temps » fait de ces derniers des “retardataires” dans la course à la modernisation.

---

<sup>71</sup> *Ibidem*.

<sup>72</sup> DEPLANCK, Alexandre, *op. cit.*, pp. 426-427.

<sup>73</sup> ID., *Fables et poésies diverses*, Lille, Horemans, 1860, pp. 167-170.

<sup>74</sup> Deplanck fait partie des auteurs oubliés, comme le signale Pierre Pierrard. En 1863, ses *Poésies* ne sont tirées qu'à 100 exemplaires (PIERRARD, Pierre, *op. cit.*, p. 395). En outre, certains critiques n'apprécient guère son hostilité au « progrès ». Dans *L'illustration*, Léon de Wailly juge ses idées « un peu arriérées ». « Je ne pense pas qu'il soit jamais sain », ajoute-t-il, « d'être nourri de l'idée, par exemple, que la science nous verse une liqueur perfide, que le progrès n'est qu'un mot. » Cfr. : DE WAILLY, Léon, « Chronique littéraire », in *L'illustration*, 37, 1861, p. 135.

<sup>75</sup> Cfr. : HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.



## Conclusion

L’industrialisation a une histoire conflictuelle. Elle a produit de l’espoir, mais aussi des peurs et des regrets. La littérature a pu être un moyen d’expression de ces sentiments négatifs. Entre le début des années 1840 et la fin des années 1850, plusieurs écrivains du Nord de la France et de Belgique ont fait part de leur mélancolie devant l’affirmation de la civilisation industrielle. Cette mélancolie n’est pas que déploration, car elle a explicitement une fonction critique, et dès les années 1840, celle-ci peut être radicale : « Une vision » de R.S. et « Un paradoxe » de Désiré Tricot appartiennent à deux genres différents, mais ils s’inscrivent tous deux dans la littérature de fin du monde et de l’effondrement, une littérature rare à cette époque. Dans les années 1850, Alexandre Deplanck n’est pas moins pessimiste, lui qui imagine, non pas une fin du monde par l’industrie, mais une fin de la nature. Quant aux autres auteurs de notre corpus, ils ont tous répudié l’idée de progrès, du moins dans sa version industrialiste, au nom de considérations en partie environnementales. Ces hommes sont des oubliés, des vaincus de l’histoire littéraire en quelque sorte, mais leurs écrits sont révélateurs des failles d’une modernité se définissant comme arrachement à la nature et dépassement des limites planétaires

---

## L'AUTEUR

**Samy BOUNOUA** est professeur agrégé d'histoire et doctorant en histoire environnementale à l'université de Lille (laboratoire IRHiS). Dirigée par le Pr. Philippe Darriulat (Sciences Po Lille), sa thèse porte sur les résistances aux pollutions durant la première industrialisation (des années 1770 aux années 1870), dans un espace comprenant des territoires du Nord de la France et de la Belgique francophone. L'objectif de cette recherche est de mettre en lumière les conflits, les luttes, les déplorations et toutes les formes de refus que les nuisances industrielles ont suscitées.

URL: < <https://www.studistorici.com/progett/autori/#Bounoua> >